

À la recherche de l'identité perdue dans le roman de Patrick Modiano *Dans le café de la jeunesse perdue*

Iuliana Paștin
maître de conférences dr.
Université Chrétienne Dimitrie Cantemir de Bucarest, Roumanie

Résumé

Le roman «Dans le café de la jeunesse perdue» que nous nous proposons d'analyser est un hymne à la mélancolie, à la douceur, à la nostalgie. C'est l'atmosphère de Paris pendant les Années 60. Au cœur des quartiers de la rive gauche, flânent des êtres épris de liberté, à la recherche d'un idéal, menant une vie qui n'a plus de sens pour eux, cherchant le repos à l'agitation de leurs cœurs. Le café Condé, rendez-vous de quelques intellectuels blasés, des écrivains ratés ou des étudiants insatisfaits réunit une somme d'individus qui sont à la recherche de quelque chose sans savoir très bien quoi.

Mots-clés

nostalgie, flâner, quartiers, liberté, identité

L'œuvre de Modiano est construite à partir de deux thèmes majeurs: la quête de l'identité ainsi que l'impuissance à comprendre les désordres, les mouvements de la société. Ce qui produit un phénomène où le narrateur se trouve presque toujours en observateur, subissant et essayant de trouver un sens aux nombreux événements qui se montrent devant lui, relevant des détails, des indices, qui pourraient éclaircir et **constituer une identité.**

Le roman *Dans le café de la jeunesse perdue* est le roman de la flânerie postmoderne. Les personnages sont là, font acte de présence, mais en réalité ne s'attachent à ce repère commun, qui est le Café Condé, que par nécessité. Des liens se créent au détour d'une bière et d'une discussion quelconque, des rencontres au passage pour des gens à la recherche d'un idéal perdu. Une génération dépaycée, égarée dans le labyrinthe d'une existence terne, sans aucune idéologie et vide de sens. Chacun conserve en réalité une part d'ombre, un aspect de son passé qu'on veut passer sous silence et dont on n'aime pas parler; un accord tacite existe pour ne dire que très peu sur soi même, voir rien. On se contente de futilités et c'est une façon de vivre, d'être n'importe qui à la recherche de rien. Les personnages sont

plutôt des ébauches des gens qui viennent de nulle part pour aller nulle part et qui s'arrêtent un peu dans leur égarement dans un endroit quelconque, un café de Paris, comme tant d'autres cafés où l'on ne voit que le va-et-vient des gens dont on ne reconnaît peut-être que la voix, comme celle de Louki

Encore aujourd' hui, il m' arrive d' entendre, le soir, une voix qui m' appelle par mon prénom, dans la rue. Une voix rauque. Elle traîne un peu sur les syllabes et je la reconnais tout de suite : la voix de Louki. Je me retourne, mais il n' y a personne. Pas seulement le soir, mais au creux de ces après-midi d' été où vous ne savez plus très bien en quelle année vous êtes. Tout va recommencer comme avant. Les mêmes jours, les mêmes nuits, les mêmes lieux, les mêmes rencontres. L'Éternel retour. (Patrick Modiano, Dans le café de la jeunesse perdue, p. 115)

Comme dans un film, les personnages sont là, font acte de présence, mais Modiano, ou son narrateur, se montre parfois comme un véritable archéologue de la mémoire, relevant et conservant le moindre document, insignifiant au premier abord, afin de réunir des informations à propos de lui-même, de proches ou bien d'inconnus. L'influence cinématographique est évidente dans ce roman. Certaines pages sont travaillées de façon à sembler être écrites par un détective ou par un historiographe. Patrick Modiano a emprunté l'exergue et le titre de son roman, *Dans le café de la jeunesse perdue*, au cinéaste Guy Debord¹: «*A la moitié du chemin de la vraie vie, nous étions environnés d'une sombre mélancolie, qu'ont exprimée tant de mots railleurs et tristes, dans le café de la jeunesse perdue* ». L'origine de cette citation chez Debord s'avère provenir d'un film, réalisé en 1978, sorti en 1981, et pourvu d'un titre tel que : *In girum imus nocte et consumimur igni* («*Nous tournons en rond dans la nuit et sommes dévorés par le feu* », Debord 2006, 1370).

¹ **Guy Debord** (1931-1994) est un écrivain, essayiste, cinéaste et révolutionnaire français, qui a conceptualisé ce qu'il a appelé le «spectacle» dans son œuvre majeure *La Société du spectacle* (1967). Il a été l'un des fondateurs de l'Internationale lettriste (1952-1957) puis de l'Internationale situationniste (1957-1972), dont il a dirigé la revue française. L'Internationale Situationniste avait entrepris la critique de la société de classe dans sa modernité même, et en élaborant le programme d'une insurrection qui cherche ses causes et son point d'application au cœur même de la vie vécue par ses contemporains, elle se proposait de réinventer le projet de la révolution prolétarienne dans les conditions qui étaient celles de son temps. C'est pourquoi on ne peut contourner son apport au renouvellement de la pensée critique, alors bien engluée dans les querelles héritées du début du siècle. Mais par son caractère dogmatique, ses réponses à tout, elle a certainement contribué à enrayer la pensée et l'imagination des contestataires nés dans la foulée de 68 ainsi qu'à éloigner les jeunes générations d'une rencontre qui paraissait inévitable.

Ce film, le dernier à avoir été réalisé par Guy Debord, le fondateur du courant situationniste (1957-1972), est composé d'images illustrant un commentaire bilan des expériences contestataires **des années soixante**. Les situationnistes n'avaient que du dédain pour **l'art existant**, et plus en général pour toute culture qu'ils considéraient une source d'aliénation, éloignée de la vie réelle, coupée de l'expérience directe. Parmi les procédés situationnistes, les mieux connus, figurent la «*dérive*» et le «*détournement*». À la lecture de *La poétique de la dérive* (**Daniel Klébaner, 1979**), on pense tout de suite à la figure du promeneur parisien, le flâneur, dans l'œuvre de Modiano et dans celle de Perec, tous deux contemporains **des situationnistes** (Debord 2006, 251-257). Cependant, dans les études consacrées à l'expérience urbaine telle qu'elle a été évoquée par ces deux auteurs, les situationnistes ne sont que rarement nommés.

Guy Debord dans son article Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art (Réédition Mille et une nuits (La Petite Collection, n° 300), Paris, septembre 2000) définit la «*dérive*» comme:

«une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées ». La ville de Paris est le territoire même de la « dérive », celui des aventures vécues lorsqu'on erre dans la ville sans objectif préalablement fixé, en se laissant aller aux rêveries et aux rencontres accidentelles. Visant l'art institutionnalisé, on emploie le terme de « détournement » qui renvoie à la pratique du démontage d'œuvres d'art existantes dont les fragments, modifiés ou non, sont ensuite insérés dans de nouvelles créations (Debord 2006, 221,230).

Influencé par l'activité et le film de Guy Debord, P. Modiano, dans son roman *Le Café de la jeunesse perdue*, essaie de construire une histoire de la déambulation à travers Paris de cette élite intellectuelle désabusée, point de départ d'une analyse symbolique des hommes et des lieux qui vivent aux bords de la Seine. La période à laquelle Modiano fait référence est celle du début des années soixante, période d'activité intense **des situationnistes**. Le lieu de l'action est le café du **Condé à Paris**, au cœur du VI^e arrondissement, près de l'Odéon, où se retrouvent les membres d'une bande d'intellectuels désorientés. Vivant au hasard sans projets ni idéaux, selon la façon de vie des situationnistes, écrivains ratés, artistes désabusés et étudiants égarés sont plutôt tentés par les expériences de l'alcool et de la drogue. Ce sont ces «*Chiens perdus*», comme les appelle la patronne du Condé au sujet de sa clientèle, faisant écho à *Un Pédigrée*, l'autobiographie dans laquelle Modiano s'attribue la même qualification (2005, 13). Le roman est construit par le récit de plusieurs narrateurs (un étudiant de l'École supérieure des mines, un

détective, l'héroïne elle-même, et un amant), et esquisse lentement le portrait d'une femme qui change plusieurs fois d'identité: il s'agit de Louki du Café Condé, alias Jacqueline Delanque, épouse Choureau. Femme fantomatique, ayant disparu du domicile conjugal, le personnage Louki (ou Jacqueline) erre dans un Paris familier et laisse derrière elle des souvenirs hétéroclites: un entourage discret des clients d'un café de la Rive gauche, appelé *Le Condé*, un mariage insipide avec un patron d'agence immobilière qui l'appelle «vous» comme pour marquer la distance, une enfance triste dans le quartier Pigalle, avec une mère toujours occupée à travailler. Bref, une existence marquée par la fugue et la drogue, à la limite de la délinquance. Pourquoi Jacqueline a-t-elle voulu changer d'identité? Voulait-elle faire changer de vie? Pourquoi fuir? Et à quoi a-t-elle essayé d'échapper? Le chapitre central du roman, le récit de Jacqueline, répond partiellement aux questions que l'étudiant et Caisly se posent à ce sujet. Réfugiée dans le XIV^e «au-delà du cimetière de Montparnasse», Jacqueline se souvient de sa jeunesse au 10, avenue Rachel, entre le boulevard de Clichy et la rue Caulaincourt, à côté du cimetière Montmartre situé au 20 de la même avenue. Supportant mal l'absence de sa mère qui ne rentre de son travail que tard dans la nuit, elle avait l'habitude de sortir et d'errer le long et autour du boulevard de Clichy, qui constitue la frontière entre le IX^e et le XVIII^e et relie la place de Clichy à la place Blanche et à la place Pigalle. Elle préférait marcher sur le trottoir de gauche, celui du côté du IX^e, plongé dans l'obscurité: les enseignes lumineuses et les néons de l'autre côté du boulevard annonçant «Les plus beaux nus du monde» lui inspiraient des sentiments d'angoisse et d'insécurité profondes. La police l'avait ramassée deux fois, la première fois dans le quartier Saint-Georges (IX^e), la seconde fois dans celui des Grandes-Carrières (XVIII^e). À ces occasions, elle s'était sentie prise en charge et parfois soulagée de ses angoisses.

Pendant ses errances nocturnes, Jacqueline rencontre deux personnes, un homme et une femme qui lui offrent tous deux un remède à sa vie malheureuse. La jeune femme, Jeannette, qu'elle rencontre dans une pharmacie sur la place Blanche et dont le patronyme, Gaul (en allemand *Gaul* signifie «district», un *Gauleiter* était chef de district dans l'Allemagne hitlérienne), et le surnom («Tête de Mort») ne promettent rien de bon car elle l'initie aux paradis artificiels des stupéfiants.

La jeune fille plonge dans la drogue et dans l'illusion, loin de la vie réelle qui était d'ailleurs le point d'attraction des situationnistes. L'homme, un libraire du boulevard de Clichy à l'allure paternelle, spécialisé dans la science-fiction et l'astronomie, lui donne un livre intitulé *Voyage dans l'infini* dont le titre symbolise

la fuite vers ces paradis artificiels. On peut se demander si ce don est moins empoisonné que la «neige», la drogue de Jeannette car les effets sont presque les mêmes: **créer un monde d'illusions pour ces jeunes inadapés à la recherche d'un bonheur illusoire**. Les prises de « neige » procurent à Jacqueline une sensation de fraîcheur et de légèreté, et semblent conjurer définitivement l'angoisse et le sentiment de vide. La même sensation l'envahit lorsqu'une nuit, après s'être enfuie du bar où elle se trouvait avec son amie, elle surmonte son angoisse du boulevard de Clichy, car toutes les lumières, même celles du Moulin Rouge, sont enfin éteintes. Elle gravit les rues de la Butte Montmartre, vers le Château des Brouillards. Elle a l'impression que quelqu'un là-haut l'attend dans son *Voyage vers l'infini*. La rue débouche en plein ciel, comme si elle menait au bord d'une falaise, lui promettant «liberté et apesanteur», «un voyage vers la fin du monde». Son angoisse disparaît, et envahie par un sentiment de légèreté « qui vous prend quelquefois dans les rêves», elle s'interroge sur le terme qui convient à cette expérience : **Ivresse? Extase? Ravissement?** (*Café de la jeunesse perdue*, 79). Malgré cette expérience apparemment positive, Jacqueline décide de quitter le quartier, peut-être pour ne pas se souvenir de son enfance malheureuse dans le maléfique Pigalle, de la tentation des paradis artificiels, ou de la dangereuse force d'attraction de la Butte Montmartre. Par ailleurs, la Seine qu'elle aimerait considérer comme « une ligne de démarcation séparant deux villes étrangères l'une à l'autre » (*Café de la jeunesse perdue*, 116), n'est pas tout à fait infranchissable, et la Rive gauche n'offre pas non plus de sécurité complète. Pigalle a des annexes à Saint-Germain-des-Prés et certains personnages louches comme Raphaël vont et viennent entre les deux lieux. Rappelons que si la Résistance française avait son quartier général dans les catacombes près de la place Denfert - Rocherau (ancienne place d'Enfer), les galeries souterraines, utilisées également par les collaborateurs pour passer inaperçus d'une rive à l'autre constituent cet univers maléfique, caché, la partie de l'ombre qu'on ne peut pas ignorer, un Enfer symbolique.

Lorsque Jacqueline essaie de se souvenir du nom du bar qu'elle fréquentait avec Jeannette dans la rue de La Rochefoucauld, elle se demande si c'était «Le Rouge Cloître», «Chez Dante» ou «Canter» (*CJP*, 83). Elle opte pour Canter, mais la mention de Dante confirme le parallèle possible avec la *Divine Comédie* et permet de voir en Montmartre (mont du martyr) un avatar parisien du Purgatoire, l'endroit où les pécheurs expient leurs fautes avant de pouvoir accéder au Paradis., comme l'affirme Manet van Montfrans dans son article *Dante chez Modiano: une divine comédie à Paris* (Montfrans 1993, 85-102). Parlant à Jeannette des rues qui

mènent des grands boulevards à la frontière sud du IX^e vers le XVIII^e et le Sacré Cœur, au-delà du boulevard de Clichy, Jacqueline les désigne comme «les pentes»: les premières pentes sont situées près des églises de la Trinité et de Notre-Dame de Lorette. L'emploi du mot «**pente**» suscite une réaction ironique de la part de Jeannette, comparable à celle de Maurice Raphaël lorsqu'il appelle Montparnasse «**les limbes**». L'interprétation serait la suivante: **À ces personnages cyniques, tout ce qui touche à un idéal spirituel quelconque doit leur sembler impossible à atteindre.**

Il existait des zones multiples dans le quartier dont je connaissais toutes les frontières, même invisibles. Comme j'étais intimidée et que je ne savais pas trop quoi lui dire, j'ai ajouté: oui, j'habite plus haut. Ici, nous ne sommes qu'aux premières pentes. (p. 85)

Dans le café de la jeunesse perdue, sans supprimer les associations historiques et autobiographiques des noms de lieux, Modiano les enrichit et les transforme grâce à de nombreuses allusions littéraires. Écrivains morts et vivants, illustres et oubliés se côtoient, toute une génération de «maudits». Le dramaturge Adamov, le romancier Maurice Raphaël, et le poète opiomane Olivier Larronde sont présents en tant que personnages. Baudelaire, Dante, Dorgelès, Nerval, Nietzsche, Perec et Sachs apparaissent à travers des citations voilées ou bien par l'évocation des quartiers qu'ils ont fréquentés. La flânerie continue car Roland l'ami de Jacqueline nous invite à une promenade chez les situationnistes et aux «**limbes**», zones de passages. Apprenti - écrivain, il travaille sur un texte dont le thème est « les zones franches » à Paris, « des zones intermédiaires, des **no man's land** où l'on était à la **lisière de tout**, en transit ou même en suspens, où l'on jouissait d'une certaine immunité », **des terrains vagues** qui ne sont revendiqués par personne et dont les habitants sont morts pour l'état civil (*CJP*, 100). Lorsque Roland demande à Raphaël son avis sur l'adjectif «*franches*», celui-ci hausse les épaules et lui lance avec un sourire narquois : «Disons neutres» et «n'en parlons plus» (*CJP*, 109). Ces termes doivent lui rappeler une période sur laquelle il préfère se taire, celle de l'Occupation

Avec Jacqueline, qui a quitté son mari pour ce jeune homme et qui le rejoint parfois dans son hôtel rue d'Argentine (XVI^e), Roland visite de telles zones **neutres**- le quartier entre Ségur et Duplex avec les rues qui débouchent sur les passerelles du métro aérien, et l'allée des Cygnes, sur l'île étroite dans la Seine entre le pont de Grenelle et le pont de Bir-Hakeim, à la pointe de laquelle se trouve la petite réplique parisienne de la Statue de la Liberté

offerte par la France aux États-Unis. Le nom de cette statue, «**La Liberté éclairant le Monde**», contraste de manière ironique avec les sombres souvenirs liés à un lieu proche, le **Vélodrome d'hiver**, endroit maudit de souffrance, où les Juifs étaient rassemblés pour être envoyés dans les camps de concentration, démoli en 1960. Un monument commémoratif, inauguré en 1995, y rappelle aujourd'hui la grande rafle de juillet 1942. Le pont Bir-Hakeim dont le nom renvoie également à la Seconde Guerre mondiale, sert de viaduc au métro aérien, la ligne 6 qui relie les stations Nation et Étoile. Jacqueline avait coutume de prendre cette ligne pour rejoindre son mari à Neuilly; après sa rencontre avec Roland, elle l'évite comme pour oublier sa vie réelle. À la lumière des persécutions des Juifs sous l'Occupation, cette rupture du lien entre Nation et Étoile est hautement significative. Même les «**zones neutres**» ou «**les limbes**» n'offrent donc pas suffisamment de protection. Le Saint-Germain-des-Prés fréquenté par Jacqueline rappelle à Roland les souvenirs douloureux d'une enfance solitaire, le XVI^e est pour Jacqueline trop proche du domicile de son mari à Neuilly. Aussi le couple rêve-t-il d'évasion. Réfugiés à l'hôtel Argentine pendant un mois de février neigeux, ils ont l'impression d'être perdus dans un hôtel de haute montagne, au printemps ils font des projets pour partir pour des pays chauds, «au cœur de l'été», à Majorque ou au Mexique. Mais, pour Modiano, on est prisonnier des endroits où l'on a vécu car on ne peut pas s'y soustraire si facilement. Paris refuse de lâcher ses habitants. Alors que Roland élabore sa théorie des zones neutres dans sa chambre d'hôtel, Jacqueline opte pour une solution plus radicale. Sous l'action combinée de drogue et de lectures mystiques, les paradis entrevus dans les rues du IX^e et au sommet de Montmartre fusionnent, et leur attraction s'avère fatale. Le long voyage difficile celui de Jacqueline, aboutit à une chute dans le vide, une vision du Néant.

La topographie parisienne constitue non seulement le point de départ, mais également l'élément dominant de l'univers romanesque de Modiano. Dans les histoires qu'il construit sur cette trame, les lieux, évoqués par leur seul nom, ne sont pas présentés sur le mode d'endroits à décrire, mais comme des sources d'où le sens peut naître. Et d'où l'on peut tisser d'autres aventures à travers les déambulations des personnages. Porteuses de souvenirs historiques, auto - et intertextuelles, les indications topographiques constituent des noyaux autour desquels ses textes se constituent. Modiano creuse et transforme dans son dernier roman l'espace parcouru tant de fois par ses personnages depuis *La Place de l'Étoile*. Doublée d'une seconde ville, souterraine, ténébreuse, Paris, la ville

lumière, devient le théâtre d'un voyage dantesque dont les personnages mènent une existence illusoire, étant toujours à la recherche des paradis artificiels. Cette opposition de deux univers d'inspiration totalement différente, une représentation médiévale du **monde de l'au-delà** projetée sur celle d'une ville hédoniste du XX^e siècle, est inattendue et riche en interprétations. Elle enrichit l'évocation d'un décor urbain familier d'une très riche symbolique de la lumière et de l'ombre, elle attire l'attention sur les noms de lieux d'origine chrétienne et du coup, sur tout un paysage de l'histoire ancienne de la ville par rapport à un présent où l'on ne peut pas s'accrocher. Cette description en antithèse motive les errances du personnage principal dans les différents quartiers illustrant **la quête d'un idéal spirituel**, et elle déconditionne la vision de Paris que le lecteur a pu dégager autant des romans antérieurs de Modiano que *Dans le café de la jeunesse perdue*.

Bibliographie

1. Daniel Parrochia: *Ontologie fantôme. Essai sur l'œuvre de Patrick Modiano*, Encre marine, 1996.
2. *Patrick Modiano* par John E. Flowers, Amsterdam, Éditions Rodopi, 2007
3. *Lectures de Modiano*, Roger-Yves Roche, Paris, Éd. Cécile Defaut, 2009
4. *Lire Modiano*, Bruno Blanckeman, Paris, Éd. Armand Colin, 2009
5. *Modiano ou les intermittences de la mémoire*, ouvrage collectif publié sous la direction d'Anne-Yvonne Julien, Paris, Éditions Hermann, 2010
6. *Dans la peau de Patrick Modiano*, Denis Cosnard, Paris, Fayard, 2011
7. Manet van Montfrans: *Dante chez Modiano: une divine comédie à Paris, 1995*, RELIEF 2 (1), mars 2008 – ISSN: 1873-5045. P1-21, <http://www.revue-relief.org> consulté le 7 février 2011)